

ÉDITORIAL

Les 27 et 28 avril dernier se sont déroulées à Strasbourg les premières Journées Franco-Allemandes de la Chimie organisées conjointement par la Gesellschaft Deutscher Chemiker et la SFC.

Nous aurons l'occasion de revenir dans ces colonnes sur les aspects techniques de cette manifestation.

Une conférence-débat avait été organisée à cette occasion par le professeur Ourisson, à laquelle était convié le public alsacien. Le titre choisi pour l'exposé introductif à la discussion était sans doute suffisamment provocateur pour que la sensibilité «écologique» soit largement présente dans la salle ; en tout cas, pour qu'elle colore l'essentiel des questions, peu nombreuses, qui furent posées. «Chimie de la vie, chimie de la mort» : de cette dialectique, les auditeurs n'ont semblé retenir que l'aspect négatif et, malgré les réponses documentées et mesurées de Pierre Fillet, d'André Picot, de Jean Salamitou, le débat faisait davantage penser à une réunion électorale où la salle applaudit les affirmations qui lui plaisent qu'à un débat au cours duquel on cherche à s'instruire. Pas une question sur «la vie», mais l'accident de Seveso (et les inexactitudes à son sujet) inlassablement remis sur le tapis.

Au cours de la table ronde, avec les journalistes, qui clôturait ces Journées, le président de la GDCh devait faire remarquer que si l'on parle beaucoup d'éthique à propos des chimistes, on peut également s'interroger sur l'éthique des journalistes qui ne publient jamais les communiqués que la GDCh leur envoie pour rectifier des informations inexacts ou mensongères.

Le propos du docteur Fritsche tranchait avec la gentillesse (trop grande peut-être) du professeur Ourisson. Elle marquait, il faut le dire clairement, l'exaspération du scientifique impuissant à se faire entendre par le monde des non-scientifiques, à cause du truchement «médiatique» où des hommes, des journalistes, se préoccupent davantage de dire ce qui plaît que ce qui est vrai, ou encore que de dire simplement, et avec humilité : «on ne sait pas». La grosse caisse médiatique a un autre inconvénient : en s'emparant sans ménagement et sans discernement (mais non sans intérêt, autre que scientifique, bien entendu) des controverses entre scientifiques, sous le prétexte fallacieux que «tout le monde doit savoir», elle oblige les scientifiques à travailler dans des conditions exécrables, envenime inutilement des situations et finalement ne fait rien avancer, au contraire.

Gide avait raison : «on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments» ; seulement, aujourd'hui, la mode n'est plus d'aller traquer les sombres desseins dans les alcôves et dans l'âme des amoureux transis ou éconduits, mais de les rechercher dans les laboratoires et dans la pensée des scientifiques et de leurs élèves : les techniciens industriels.

Il est vrai que les développements des sciences et des technologies engendrent le merveilleux et, parfois aussi, le dramatique. Mais pourquoi tant affabuler sur les perspectives nouvelles, pourquoi en rajouter au point de présenter des accidents comme des cataclysmes ?

C'est que les journalistes, la plupart du temps, s'adressent à un public de non-scientifiques ; l'erreur (pour ne pas dire le mensonge) n'est jamais sanctionnée ; en revanche, l'exagération, la démesure, payent.

Après tout, pourquoi se gêner quant on s'adresse à une population où une personne sur trois n'est pas capable de dire, du soleil et de la terre, lequel

tourne autour de l'autre ! Vous croyez que j'exagère ? C'est pourtant le taux de réponses à l'une des questions d'une enquête conduite en Grande-Bretagne l'an dernier (pas au siècle dernier) par le département des études extérieures de l'université d'Oxford.

Les Américains aussi ont multiplié ces dernières années des constats consternants. La communauté scientifique a alors compris qu'il fallait tenter de reprendre le problème à sa base même et dans sa généralité. L'Association Américaine pour l'Avancement de la Science (AAAS) a lancé le projet 2061 (ce n'est pas un numéro de dossier, c'est la date du retour de la comète de Halley) qui vise à trois choses :

- définir ce que tout «honnête homme» doit aujourd'hui savoir ou comprendre dans les divers domaines scientifiques ;
- repenser complètement les enseignements en fonction de ce qui précède ; ceci incluant la réécriture complète des programmes correspondants ;
- mettre progressivement en œuvre dans le système éducatif les principes, les idées et aussi les enseignements tels qu'ils auront été définis dans les deux phases précédentes.

Le but ultime : que tout un chacun comprenne comment se développe la connaissance scientifique, comment fonctionne la nature et la place que l'homme y occupe, comment sont liées les sciences et les technologies, tout ceci afin que chacun acquière des habitudes de pensée qui préparent à devenir un «participatif inquisiteur et critique aux affaires du monde».

Vaste programme qui s'étendra sur une quinzaine d'années et qui englobe non seulement les sciences «dures» mais largement aussi les sciences «humaines».

Lorsque la comète reviendra, on verra si tous les jeunes américains savent enfin ce qui, de la lumière ou du son, va le plus vite (aujourd'hui, un sur quatre ne le sait toujours pas).

Avec un brin de naïveté, mais beaucoup de réalisme aussi, les Américains se sont donc lancés dans la lutte contre l'analphabétisme scientifique. Les acteurs se limitent cependant pour le moment à des associations très honorables (AAAS, Mellon, Carnegie) qui vont être relayées par la National Science Foundation.

Le vrai problème viendra sans doute en phase III, quant il faudra faire accepter et surtout mettre en œuvre tout cela par le corps enseignant.

Au pays où les légistes sont rois, la science et l'industrie traversent une période difficile.

Le projet «Science for All American» aux vastes ambitions permettra-t-il de redresser (ou plus exactement de renverser) la situation actuelle ? Cela dépendra sans doute beaucoup, au delà de la conviction de ses promoteurs, du degré d'adhésion qui sera nécessairement requis de la part des enseignants du secondaire où la situation actuelle est jugée lamentable.

Eradiquer l'analphabétisme scientifique est sans doute l'entreprise la plus intelligente et la plus judicieuse qui se puisse concevoir dans une grande démocratie industrielle.

Sommes-nous, en France, dispensés d'avoir un tel projet ?

Marcel Bohy